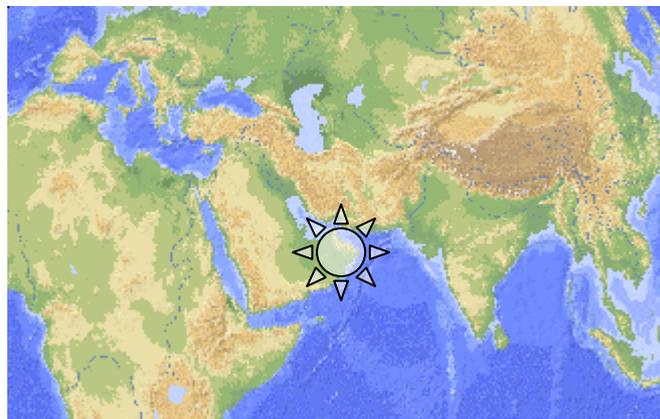


Oman et les Emirats Arabes Unis



Correspondance de voyage

30 octobre - 25 novembre 2001

1

Dimanche 4 novembre 2001. Mascate, Café Internet de Ruwi, non loin du Musée national. Dimanche, enfin dimanche en France. Ici c'est la semaine qui reprend. Et moi je me débats avec un clavier QWERTY et sans accent ! Autant dire que je frappe deux fois mes mots pour corriger les « a » devenus « q », les « é » devenus « 2 ». Ça casse l'inspiration c'est sûr ! Pauvres voyageurs francophones perdus dans cet océan anglophone !

Reprenons au début. Paris-Londres-Dubaï c'était mardi. Vol sans embûche, en classe confort, banquette spacieuse, repas amélioré... Décidément ce billet dégriffé à 2200 francs est une aubaine¹. L'aéroport de Dubaï fait forte impression. Ici tout est luxe, calme et propreté. Je n'en dirai pas autant de l'hôtel que j'avais réservé de Paris par Internet. Il est vrai que cette photo du bar avec hôtesse asiatiques très court vêtu sur le site de réservation de Dubaï aurait dû me mettre la puce à l'oreille. Le climat ne peut pas tout justifier, surtout à quelques centaines de kilomètres de l'Arabie Saoudite. C'est le brouhaha échappé des entrailles des deux discothèques du Royalton Hotel qui m'accueille à la descente du taxi. L'Indien bon teint dont la voiture m'a conduit à cette adresse en est plus gêné que moi ! À moins qu'il n'espère une deuxième course vers un lieu mieux fréquenté. Mais pas question de rebrousser chemin. Je me lance à la réception où, devinant la méprise, on me conduit directement à ma chambre, subtilement parfumée au tabac froid et à la bière. Mais à 2 heures du matin dans une ville inconnue et après quinze heures de voyage on n'est guère difficile.

La nuit fut étrangement calme. À croire que les vapeurs d'alcool distillées par la climatisation ont complètement anesthésié mes sens ! Au matin, j'entame une première visite de Dubaï, tout à fait passionnante. Du neuf partout, des avenues bordées d'un vert irréel sous un soleil de plomb, et... pas un Arabe ! À la place une foule active et bigarrée d'Indiens, de Pakistanais, de Somaliens,

d'Iraniens²... C'est encore raté pour espérer faire des progrès en arabe ! Je n'ai plus qu'à ressortir mon anglais scolaire et essayer de décrypter à la volée les mots d'anglais déversés avec ces terribles accents punjabi, kéralais, lahori, dont de doctes linguistes analyseraient chaque inflexion mais qui, pour l'heure, m'interdisent toute conversation.

Tout le charme de Dubaï est contenu dans la très britannique appellation "The Creek". Un étrange bras de mer profond et large comme la Seine à Paris, qui s'enfonce très loin au milieu de ce qui était, il y a moins de 30 ans, de vastes étendues sablonneuses. À tel point que l'on dirait un fleuve surgit de l'intérieur des terres. Sur ses quais - que relie sans cesse les *abra* où l'on s'entasse à vingt passagers - se déploie une architecture futuriste. On y voit des "Twin Tower" aux façades en miroir, élégantes et debout elles, qui - pied de nez à l'Histoire - viennent d'être inaugurées. La ville compte aussi un World Trade Center plus à l'intérieur des terres dans le quartier tout neuf de Jumeira. Ben Laden, dont les médias français ont dévoilé il y a trois jours qu'il était venu se faire soigner ici au printemps aurait-il mijoté son coup en contemplant Dubaï de sa fenêtre de l'American Hospital ? Mais laissons Dubaï pour l'heure. Je reprendrai la visite des Emirats dans deux semaines. Et cédon à l'appel du Sultanat d'Oman.

Une heure et demi d'autoroute pour gagner al-Aïn. Et quelle autoroute ! Six voies séparées par un terre-plein d'une incroyable verdure, longue coulée verte au milieu des dunes. Arrivé à al-Aïn, j'emprunte à pied le boulevard d'un peu plus d'un kilomètre qui permet de pénétrer au Sultanat d'Oman. Sans poste frontière ! Pour des raisons tant historiques que de commodité, la petite sœur omanaise d'al-Aïn (Buraimi) a comme intégré l'Emirat de Abu-Dhabi. Dans ses boutiques on règle plus en dirham EAU³ qu'en rial omanais. Mais la différence de niveau de vie est perceptible. L'oasis de al-Aïn bénéficie de la manne pétrolière de Abu-Dhabi. Tous les murets ont été reconstruits, les sentes sont dallées, les canaux sont cimentés et bénéficient des systèmes d'irrigation les plus perfectionnés... une vraie oasis du vingt-et-

² Pour donner une idée du déséquilibre démographique, la main d'œuvre des Emirats ne compterait guère plus de 10% d'Emiratis contre 90% de résidents étrangers !

³ Emirats Arabes Unis, UAE en anglais. Une fédération de 7 émirats dont Abu-Dhabi, Dubaï, Sarjah.

¹ Si, si, aller-retour avec British Airways, merci Degriff'tour.

unième siècle. Sous l'autopont de la ville l'eau tombe en cascade de fontaines modernes encore un défi à l'aridité extrême de ce désert. Décor plus modeste côté omanais. L'oasis de Buraimi voit ses murs de briques crues se déliter, les herbes envahir ses jardins et s'effondrer les toits de palme de ses nombreuses mosquées⁴. C'est sans doute ce qui rend l'oasis de Buraimi si attachante, si vivante en milieu d'après-midi lorsque les jardiniers asiatiques se lavent dans les petits canaux et les bassins où coure une eau tiède. Mais Buraimi est loin de la capitale omanaise. Pour gagner Mascate il me faudra encore emprunter un bus qui mettra six heures. Un paysage d'abord montagneux, déchiqueté, nu, d'où dépassent de rares bosquets d'acacias et de petites palmeraies. À al-Jizzi, soixante kilomètres après la frontière on trouve enfin le premier poste de police. Fouille minutieuse des bagages par les douaniers omanais, mon visa obtenu à Paris est en ordre. Plus loin, alors que les montagnes s'abaissent, on atteint la mer. À Sohar exactement, patrie de Sindbad le marin. Mais l'Océan indien tout proche, baptisé ici Golfe d'Oman, est dissimulé par un écran de palmiers qui s'étire sur 300 km et fait la richesse de cette plaine côtière bien mise en valeur. De somptueuses villas dont le style hésite entre mas provençal, Disneyland et mille et une nuits ponctuent cette route monotone. Arrivée de nuit à Mascate. Ce qui ne veut pas dire tard, la nuit tombant vers 17h30 sous cette latitude. Balade rafraîchissante le long de la Corniche pour profiter de la fraîcheur. Eblouissant réveil dans cette baie cernée de montagnes pelées et minérales à souhait. Comment ne pas penser à Aden sa jumelle yéménite ? Une eau claire, de vieilles façades de style indien avec balcon de bois ouvragés, une longue promenade le long des quais jusqu'au souk (un vrai) et surtout profusion d'autochtones. Omanais aussi gentils que discrets et à l'allure superbe : longue *dishdasha*⁵ mauve pale ou blanche, ne laissant dépasser qu'un visage souvent caramel surmonté de l'indépassable *kumma* le chapeau brodé seule note de fantaisie dans cette tenue étonnamment égalitaire dont la vertu première est peut-être de distinguer immédiatement l'Omanais du résident.

⁴ À ma connaissance, l'existence de mosquées à l'intérieur des oasis est une exception dans le monde musulman.

⁵ Djellaba locale, toujours impeccablement propre et repassée.

Mieux qu'une carte d'identité car nul étranger ne s'aventurerait à endosser le costume national.

La visite des nombreux et splendides musées de Mascate permet d'échapper à la canicule qui s'abat sur la ville entre 11h et 16h. On y montre les traditionnels témoignages de ce qui faisait le quotidien il y a à peine 30 ans. Une vie centrée exclusivement sur les oasis, le désert, la pêche et un peu de commerce maritime. Cette vie ancestrale et recluse a pris fin brutalement en 1970 lorsque le Sultan Qabous a déposé son père qui tenait le pays à l'écart du monde. Oman a vite compris que la manne pétrolière serait de courte durée et que l'avenir du pays passait non seulement par la diversification de son économie mais aussi par l'intégration de sa population. Dans un premier temps les Omanais ont investi presque exclusivement les emplois administratifs (emploi à vie, revenus stables, horaires light) laissant le soin aux résidents indiens et pakistanais de développer le secteur privé. Même si les résidents sont moins nombreux qu'aux Emirats le prochain challenge pour ce pays sera d'omaniser le secteur privé, le secteur public ne pouvant indéfiniment absorber les nouvelles générations.

Au musée franco-omanais, résidence et chancellerie françaises jusqu'en 1920, on y lit le destin tragique de plusieurs consuls dont un mourut « assassiné par un coup de chaleur ». Deux salles de ce musée original sont consacrées aux visites officielles. On y voit des photos de François Mitterrand sur le yacht de son altesse le Sultan d'Oman ou encore ce même sultan – toujours au pouvoir - descendre les marches de l'escalier d'honneur de l'Hôtel de ville de Paris aux côtés de Jacques Chirac. Quant au palais du Sultan on vous laisse même entrer dans la cour et photographe ! Autant dire qu'ici ni angoisse ni psychose. Nulle présence policière ou armée. Une paix royale ! Je file à Salaalah tout au sud du pays à la frontière avec le Yémen par le bus de 19h.

2

Dimanche 11 novembre 2001. Mascate, Café Internet situé sur la Corniche. Plongé dans une odeur enivrante d'encens. Récit de mon séjour à Salaalah à la frontière du Yémen dans la province du Dhofar.

Ah, si je tenais les auteurs de guide qui encensent (c'est le cas de le dire) cette région je leur ferais avaler tout le chapitre sur le Dhofar page à page avec

un verre d'eau de mer pour faire passer le tout ! Je remercie chaque jour Dieu le Très-Haut de ne pas m'avoir fait naître auteur de guide mais informaticien. Que nous promettent donc ces guides ? Des plages de rêves, une montagne si verte que l'Auvergne à côté ne serait qu'un reg volcanique, de fabuleux vestiges des comptoirs de la route des épices, des peuples de légende et les arbres à encens. De telles descriptions ne peuvent qu'enflammer l'imagination du voyageur et l'entraîner aux pires extrémités. Folie suprême, le voyage. Douze heures d'un tape-cul, de nuit, par des routes étroites pour parcourir les 1000 km exactement qui relie cette région du sud de l'Arabie au reste du monde (en l'occurrence Mascate). Des arrêts toutes les trois heures (au moment précis où l'on se sent enfin basculer dans les bras de Morphée), une climatisation qui vous glace (évidemment la petite laine est restée dans la soute du bus, à quoi bon s'en munir puisqu'il fait encore 25 degrés dehors à minuit !) J'allais oublier les moustiques qui semblent s'être donné le mot pour faire un festin de la seule chaire pâle à 300 km à la ronde ! Mais qu'importe ! Un aventurier ne s'arrête pas à de tels détails. Il passera juste toute la journée du lendemain à se remettre péniblement de sa nuit blanche. Dans la fièvre qui le gagne, il entrevoit déjà les formidables découvertes qui s'ouvrent à lui et il échafaude mille et un plans pour les réaliser en parcourant fiévreusement les pages de ses guides étalés sur son lit. Le premier jour ce sera la plage. 'Paradisique, tropicale, de rêve...' Nouvelle folie. La plage de rêve il faut déjà s'y rendre et là commence le parcours du combattant. Après deux heures d'attente, un tacot qui va faire trois fois le tour de la ville pour essayer de se remplir avant de prendre la direction de la frontière yéménite. On roule enfin. Longue traversée de Salaalah : petite zone industrielle, centrale électrique, vaste port de Raysut, terrains vagues... rien de bien reluisant. Après une trentaine de kilomètres on aperçoit enfin la mer. Longue plage de sable fin, eau turquoise, bon, ça doit être là. Je descends in extremis. Pas âme qui vive sur les trois kilomètres de cette plage de Mughsail. Enfin si, des crabes, des milliers de crabes et des cormorans... Jusque là on devrait pouvoir cohabiter, bien que cette compagnie ne me soit pas outre mesure sympathique. Plus embêtant, pas d'ombre du tout. Les cocotiers ont du

être emportés lors de la dernière mousson... Passons encore, et filons vite voir l'attraction du site : un geyser de mer ! Et là ça fait réellement « Pschitt » comme dit notre président concernant ses voyages dans ce même Océan indien. L'eau de mer s'engouffre dans les cavités d'un gros rocher et comme celui-ci est percé d'un petit orifice dans toute son épaisseur il s'en échappe de temps à autre un maigre jet d'eau qui présente quelques similitudes avec un geyser. De splendides protections de chantier, longs rubans rouge et blanc doublés de gros panneaux « Dangers », ornent le site. De quoi gâcher la modeste perspective sur les falaises toutes proches ! Une simple visite à Etretat aurait convaincu nos auteurs de guide de ne pas abuser de superlatifs ! Plus qu'à me rabattre sur la plage et faire trempette en esquivant les violents rouleaux et commencer à me demander comment je vais faire pour rentrer alors qu'il n'y a qu'une voiture par quart d'heure qui passe par-là. Je m'escrime donc à faire du stop à 14h en plein soleil (34°C doublé d'une humidité terrible). Autant dire que les Omanais - pas plus stupides que les autres - font la sieste à cette heure. Enfin, au bout d'une demi-heure une âme charitable - qui doit se dire que décidément ces Occidentaux sont bien fous - me prend à bord de son 4 x 4. J'ai un peu honte de m'installer tout poisseux de sueur, de sable et de sel dans cet engin rutilant, mais je ne vais pas renoncer à l'atmosphère climatisée. En route, je me fais déposer près d'un lit d'oued dont le guide indique qu'il abriterait les fameux arbres à encens. J'aurai mieux fait de me rendre directement à l'hôtel pour prendre une douche et panser mes coups de soleil ! J'ai piétiné la caillasse pendant une heure, sans jamais trouver le moindre spécimen du fameux arbre ! Ses implantations semblent être le secret le mieux gardé de la planète, après la cache de Ben Laden bien sûr. J'abrège la suite des péripéties de cette journée mémorable. Le lendemain fut consacré aux villes dites historiques de Mirbat et Taqa. Bilan de cette harassante journée d'exploration : à peine plus de trois maisons avec un petit air ancien mais noyées dans un univers de parpaings et deux forts qui n'ont d'historiques que l'emplacement car refaits à neuf. Enfin, en ce qui concerne l'arrière-pays - ah les belles photos de montagne de verdure, de cascades qu'on en montre ! - il ne présente un tel aspect que le temps de la mousson (septembre et octobre). Durant

cette courte saison, il pleut abondamment, le brouillard se forme sur les hauteurs (ce doit être gai !) et il n'est pas question de se baigner à cause de forts courants ! Par chance ma visite tombait à la meilleure période. Temps magnifique et végétation pas encore rabougrie. Mais franchement, j'ai regretté l'Auvergne de ma jeunesse pour la première fois de ma vie. Le Dhofar ne comporte que des collines douces tapissées d'une maigre végétation. Quant à la ville de Salaalah - auquel j'ai consacré mon dernier jour - aucun intérêt. L'oasis (cocotiers, bananiers et papaye) est rongée par la ville moderne, le marché aux poissons, s'il présente de beaux spécimens de thons, de sardines, de requins et d'autres espèces plus exotiques, ne soutiendrait pas la comparaison avec un marché provençal. Pour finir, sachez que j'étais sous bonne garde dans ce Dhofar : les troupes britanniques s'entraînent sans relâche au sol, en mer et dans les airs et sortent par petit groupe dès la nuit tombée pour ramener aux dulcinées de Manchester et de Liverpool un peu d'or et d'encens. Nul doute qu'ils auront eux, des souvenirs impérissables de cette région. Dieu merci, me voici de retour à Mascate, après une deuxième nuit de bus - dont je vous épargne les détails.

3

Mercredi 21 novembre 2001. Interruption des émissions. Et pour cause : je m'étais évanoui dans la nature, au sens propre, avec ma petite auto. Une Toyota Corolla que je n'ai pas pu m'empêcher d'égratigner. Ah, cette façon britannique (et donc forcément maligne) de disposer les panneaux de sens interdit sur la gauche de la voie au lieu de la droite comme chez nous ! Allez expliquer cela à un policier Omanais dans sa langue. Parlez-lui de réflexe ethnocentrique malheureux, de fatigue du voyage... Inflexible il ne vous répondra que par 'driving licence', 'fine', 'warning', 'police station'... Je me voyais déjà croupir à l'ombre d'une geôle omanaise. Et puis non, comme on est quand même dans un monde généreux et que surtout mon entêtement à ne comprendre subitement que la langue de Molière demandait à la police des efforts insurmontables on m'a laissé repartir. Après m'avoir fait jurer que c'était la première fois que je commettais un tel forfait à Oman. La petite auto c'était pour gagner la montagne aux multiples forts inaccessibles en

transports en commun. Le fort, c'est presque le symbole national du Sultanat, ce pays qui a su préserver jalousement son indépendance depuis plusieurs siècles en échappant même à la colonisation britannique. Les forts sont de ce fait tous restaurés avec le plus grand soin⁶. Tous différents ils commandaient les points de passage importants, défendaient les oasis de montagne et le littoral et étaient relayés par de nombreuses tours de guet plantées sur les éminences voisines. Ils sont tout en courbe. Rien de brutal comme nos châteaux moyenâgeux. Point de herse, mais de belles portes en bois sculpté. Comment dire, une certaine mollesse, l'impression de châteaux en cire ramollis par un soleil qui ne faiblit pas. À l'intérieur la plus grande sobriété prévaut. Ces forts sont encore moins meublés que nos châteaux de la Loire ! Des nattes, quelques coffres sculptés, des coussins. À la place plein d'astucieux courants d'air pour le bien être des visiteurs.

Mais le joyau de cette région c'est sans conteste la chaîne montagneuse du Hajjar occidental qui culmine à près de 3000 m. Dans les lits des oueds qui traversent cette montagne aux parois minérales et sombres se lovent des nids de verdure. De petits villages subsistants d'une maigre agriculture et qui survivent depuis des millénaires aux rigueurs du climat grâce aux *aflaj*⁷. Ces astucieux système d'irrigation introduit par les Perses draine les moindres poches d'eau déposées par les pluies très violentes de l'hiver et les distribuent tout au long de l'année. C'est un ravissement que de voir courir l'eau de ces minuscules petits canaux le long des parois rocheuses et d'admirer les minuscules mais innombrables petits lopins d'un vert vif construits en terrasse. Dans cet univers extraordinaire⁸ j'ai passé deux jours et une nuit de bivouac dans la petite auto ! De quoi faire oublier la fumisterie du Dhofar !

A Nizwa, ancienne capitale de l'intérieur située au pied des montagnes, se tient un marché aux bestiaux très pittoresque. Les animaux défilent entre deux cercles concentriques d'acheteurs en un ballet enivrant. Chacun peut apprécier les bêtes,

⁶ Les forts de Nakhal, Rustaq, Jabrine, Nizwa et Bahla sont les plus remarquables

⁷ Pluriel de *fallaj*, l'équivalent des *qanat* iraniens.

⁸ Merveilleux village de Bilad Seet en amont de l'oued Beni Awf

marchander, tandis que ces dernières n'en font qu'à leur tête. Les plus téméraires, certainement émues par la présence de tant de nouvelles têtes aguichantes, tentent de s'accoupler au grand dam des vendeurs mais pour la plus grande joie des spectateurs !

Quant aux Omanais après avoir tout tenté pour nouer le dialogue, rien à faire. Impossible de les faire partir de leur réserve à l'égard de l'étranger. Ils resteront donc pour moi et à mon grand regret un peuple mystérieux.

Avant de quitter Oman je m'étais promis de faire trempette dans le détroit d'Hormuz. Ce lieu hautement stratégique qui ferme presque le Golfe arabo-persique et que tout navire doit franchir avant de gagner l'Océan indien. C'est par ce détroit qu'ont transité pendant des millénaires les précieuses épices d'Asie vers la Mésopotamie. C'est par là que transite aujourd'hui une grande partie du pétrole produit par l'Iran, l'Iraq, le Koweït et les Emirats. Pour s'y rendre il faut aller dans la province du Musandam, tout au nord d'Oman. Cette province omanaise étant coupée du reste du pays par les Emirats le seul moyen de s'y rendre sans formalité est de prendre l'avion. Une heure et demi de vol à bord d'un F 27 à survoler un paysage extraordinaire. Une montagne nue, déchiquetée que la mer a envahie formant ainsi de véritables fjords. Un enchantement pour l'œil au lever du soleil. Le seul problème c'est qu'à l'arrivée il n'y a personne pour vous accueillir. Avec un trafic hebdomadaire d'une centaine de passagers inutile d'espérer le moindre service de bus ou de taxi. D'ailleurs ne se rendent à Musandam que des gens dûment attendus. Me voilà donc à 8h du matin traînant ma valise-cabine GPA et portant sur mon dos un sac qui s'est alourdi d'un narghilé en terre cuite acheté à Mascate. Un modèle certes très original pour ma collection mais qui pour l'heure handicape sérieusement ma progression. Au bout d'un kilomètre de marche rageuse alors que l'hôtel est encore à 2 km ('selon le guide') et que le soleil monte très vite j'ai droit aux honneurs d'une jeep conduite par un officier omanais fort sympathique qui va me faire découvrir le nouvel hôtel de la ville, qui se trouvait à encore 5 km de là ! Dans la petite

ville de Khassab⁹ c'est l'effervescence. On ignore ici jours de repos et jours fériés. Par centaines, des petits bateaux à moteurs traversent le détroit large ici d'une centaine de kilomètres. Ils viennent d'Iran et font la contrebande de cigarettes 'américaines' interdites chez eux. Les dites cigarettes américaines arrivent en fait aux Emirats en provenance de Corée ! Ces contrebandiers passent donc la journée à Khassab à troquer leurs chèvres par troupeaux entiers contre des caisses de cigarettes. Un chargement que l'on complète par un peu de vidéo et de hi-fi pour le plus grand profit des commerçants de la ville. Le soir ils repartent avant la nuit et tenteront d'échapper aux douanes iraniennes. J'ai beau me dire que tout cela permet finalement aux uns et aux autres de vivre, on ne m'enlèvera pas de la tête que ce travail de fourmi est une aberration économique. Si le cargo coréen chargé de cigarettes se rendait directement en Iran quelle économie d'énergie, de fatigue et certainement de risque !

Mais ce soir est un jour particulier. C'est le premier jour du Ramadan à Oman. Avec un jour de décalage par rapport à la France et à la plupart des pays du Golfe. 17h20. Un étrange calme envahit le petit souk de Khassab. Plus un bruit, plus un souffle, plus une âme dans les rues. Le ciel devient mauve, l'air fraîchi, on s'attend à une violente bourrasque, un coup de tonnerre. "Allah Akbar" ; Dieu est le plus grand. Le jeûne est rompu. La tension retombe immédiatement. Je passe devant un restaurant indien. Invitation. Ma première rupture de jeûne sera donc à la mode kéralaise. Dattes, quartiers de fruits assortis, samoussa, lait aux céréales aux mille saveurs et jus d'orange frais. Un délice. Pradesh, le patron du restaurant qui est très fier de découvrir son enseigne dans le guide Lonely Planet, me dit qu'il est le seul non musulman du restaurant. Mais à son appétit je déduis qu'il jeûne comme les autres ! Il se souvient très bien du dernier client occidental qu'il a servi... il y a deux mois ! Je consacre le lendemain – anniversaire du Sultan et donc fête nationale omanaise - à la visite des fjords à bord d'un bateau semblable à ceux qu'utilisent les contrebandiers iraniens. Me voilà embarqué avec trois Omanais aux faciès de corsaire peu engageants dont je me

⁹ Khassab est la capitale et seule ville digne de ce nom de la province de Musandam.

demande en route si le prix alléchant de la course ne cache pas un piège. N'auraient-ils pas l'intention de me débarquer dans une de ces criques inhospitalières ou bien de me passer par-dessus bord en gardant argent et bagages ? Mais non, nous arrivons au petit village de Kumzar exclusivement accessible en bateau et en hélicoptère car situé à l'extrême nord de la péninsule dans une petite crique au débouché d'un oued profond. Je fais trempette dans le détroit d'Hormuz comme je me l'étais promis, mais pour apercevoir les côtes iraniennes c'est raté. Elles sont éloignées d'une quarantaine de kilomètres. Retour au port de Khassab par le chemin des écoliers : nous visitons en détail chacune de ces calanques à l'omanaise. Pour terminer cette journée bien remplie, il ne me restait plus qu'à quitter ce beau pays d'Oman par la route pour gagner les Emirats. Ça semblait simple sur le papier mais j'ai bien failli rester bloquer... à suivre lors d'un prochain épisode.

4

Samedi 24 novembre 2001. Dubaï. Dans un café Internet tout neuf où des Indiens « chattent » en direct avec les membres de leur famille restée au pays. Dernier épisode de mon périple en Arabie opulente. Dernier, car les ultimes heures d'un voyage ne présentent souvent guère d'originalité. Le lever à l'aube après une mauvaise nuit, les bagages ficelés déposés à la réception de l'hôtel pour attendre l'heure du départ, les éternelles petites angoisses (mon retour a-t-il bien été confirmé, sommes-nous bien le jour du départ, les bagages ne vont-ils pas disparaître ?) et la journée passée dans une boulimie : tout voir, tout photographier, tout acheter... bref tout emmener par n'importe quel moyen comme pour retenir le temps et l'espace et conjurer l'imminence d'un départ qu'on pressent définitif. Une boulimie qui fait la fortune des duty-free du monde entier !

Au précédent épisode, je vous avais laissé au bord de la route, trois bagages à mes pieds, tentant de héler un véhicule pour quitter la péninsule de Musandam. Tandis que les vénérables papis en djellabas et keffieh que je croyais de redoutables concurrents ne font pas recette au bord des routes, on se dispute l'honneur de transporter le Français dans sa voiture. Du coup il me faut refuser plusieurs invitations pour que soit respecté le plus élémentaire code de conduite de l'auto-stop qui veut que le premier arrivé

soit le premier parti. Il m'en coûtera une bonne heure et demi d'attente en plein soleil. Mais je quitte Oman la conscience tranquille : les papis seront rendus à la mosquée pour l'Iftar¹⁰. La route qui quitte la péninsule et descend vers Dubaï est splendide. Quarante kilomètres où le voyageur est comme suspendu entre ciel et mer, accroché à une route en lacets qui épouse chaque échancrure de la montagne dont les pics plongent dans une eau turquoise. Je n'ai hélas guère le temps d'admirer. Mon chauffeur est pressé et c'est à tombeau ouvert que nous gagnons le poste frontière avec les Emirats. Là mes ennuis commencent. Les policiers omanais sont formels. Pas question de sortir du pays, « il faut ressortir par le poste d'où vous êtes entré chez nous » Voilà un pays pour le moins attachant où l'on refuse de vous voir partir ! Coups de fil, visite chez le supérieur, ça s'éternise. Du coup mon chauffeur me plaque tout net dans cet endroit inhospitalier et guère fréquenté. Au bout d'une demi-heure d'un interrogatoire plutôt mou on daigne m'apposer le cachet de sortie. Et pour se faire pardonner les tracas on oblige un chauffeur de poids lourd indien à me conduire aux Emirats. La correspondance est donc assurée. Me voilà confiant. Trop confiant.

Poste frontière des Emirats 200 m plus loin. Nouvel arrêt, vérification de passeport... Hep là petit gars ! Pas question de rentrer aux Emirats car... vous n'en êtes pas sorti !!!!! Surtout rester zen, déterminé mais poli. On m'explique que comme je suis rentré à Oman par le poste frontières de al-Jizzi près d'al-Ain et comme à ce poste frontière il n'y a pas délivrance de cachet de sortie des Emirats, le seul moyen de régulariser ma situation est de ressortir par ce poste frontière ! Imparable, évident, comment n'y ai-je pas pensé plus tôt ! Le policier est formel il me faut faire demi-tour ! J'explique que faire demi-tour pour moi signifie remonter à Khassab, reprendre l'avion pour Mascate (alors qu'il n'y a que trois vols par semaine) et enfin prendre le bus de Mascate à Dubaï. Un périple de plus de 1000 km, 3 jours perdus alors que je suis à 10 m du but. Sans compter que je dois quitter sans faute Dubaï pour Paris à la fin de la semaine. L'officier appelé à la rescousse est plus intraitable encore : "it's a big problem for us". Et

¹⁰ Quatrième prière du jour pour les Musulmans, marquant également la fin du jeûne lors du mois de Ramadan.

pour moi alors... Devant la détermination des policiers je ne vois plus trop d'issue quand soudain je me souviens qu'en quittant Oman les policiers ont insisté sur le fait que mon visa omanais est désormais caduque. Horreur me voilà condamné à demeurer ad vitam aeternam dans ce no man's land entre un pays où je n'ai pas de visa d'entrée et un autre qui ne veut pas me laisser entrer puisque je n'en suis pas sorti. Je fais part de mon désarroi. L'argument fait mouche on me laisse finalement passer la frontière après fouille minutieuse de mes bagages. Il est vrai que la collection de visas syrien, yéménite, libanais, algérien, tunisien sur mon passeport n'est pas de nature à rassurer des douaniers sur la nature de mon voyage par les temps qui courent.

Me voilà enfin de retour aux Emirats mais à pied. Mon chauffeur indien ayant depuis bien longtemps mis fin à la mission que lui avait confié les policiers omanais, il ne me reste plus qu'à attendre. Cette fois c'est un étudiant émirati en chimie. Monsieur fait des études aux Etats-Unis mais a pris quelques vacances et a l'air bien oisif. Il me conduit fort aimablement à la porte de mon hôtel à Ra's al-Khayma. Un Emirat bien modeste. Rien de rutilant comme à Dubaï. Peu d'immeubles neufs. Un vaste port dont les berges rasées attendent nonchalamment des bateaux qui ne viennent pas et sans doute des capitaux pour construire autour du grand bassin d'immenses et beaux immeubles. Mais le pays n'a pas un sous-sol à la hauteur de ses ambitions. Il faut se rendre à l'évidence, tous les Emirats sont loin d'être logés à la même enseigne. En fait, les Emirats Arabes Unis fédèrent sept principautés dirigées par des cheikhs : Abu-Dhabi, Dubaï, Sarjah, Adjman, Ra's al-Khayma, Umm al-Qaywayn et Fujairah. Sept noms qui ne me rappelaient jusqu'à ce voyage que des séries de timbres splendides mais sans aucune valeur qui inondèrent le marché philatélique (et mes albums) dans les années 70. Chaque Emirat à sa personnalité : le plus grand et aussi le plus riche est celui d'Abu-Dhabi. C'est lui qui, grâce aux revenus de ses abondantes réserves d'or noir, dirige la fédération et n'hésite pas à mettre la main au portemonnaie pour financer les émirats les moins riches. L'émirat de Dubaï a su s'assurer un développement propre grâce à une activité de re-exportation facilitée

par un statut de zone franche. C'est une ville-supermarché. On y trouve tout mais on n'y produit rien. La recette est simple on fait venir par cargo entier électronique, or, nourriture, cigarettes, tissus, et mille autres choses encore des pays producteurs et on attend que d'autres viennent les acheter. Au passage on prend une petite commission. Et ça marche très bien. Iraniens, Russes, Africains pour ne citer que les plus visibles accourent pour s'y approvisionner. L'Emirat de Sarjah vit dans l'ombre de Dubaï dont il n'est distant que de vingt kilomètres. Il partage avec Dubaï et Abu-Dhabi la même passion pour l'architecture contemporaine. J'ai ignoré les trois autres émirats dont on m'a assuré qu'ils étaient du même acabit que Ra's Al-khayma. Les distances entre Emirats ne dépassant guère les 200 km toutes les visites peuvent être organisées à partir de Dubaï, le plus central des Emirats. Passé quelques bonnes heures en compagnie de Fares, un résident libanais qui a eut la gentillesse de me faire visiter les plus beaux hôtels et leurs bars rares lieux de sociabilité au sens occidental de ces jeunes nations. La saison était propice : les grandes tentes dressées pour les nuits de Ramadan restent animées jusqu'à l'aube c'est à dire au premier repas du jour qui précède le jeûne (autant dire que les émirats ne sont guère productifs le lendemain !) Décor des mille et une nuits avec palmiers drapés de lumière, chameaux dorés, fontaines, orchestre et bien sûr indispensable narghilé. C'est du Jumeira Beach Hotel que l'on a la plus belle vue sur un chef d'œuvre d'architecture contemporaine : l'Arab Tower, immense hôtel en forme de voilier, aérien, gracile, souple posé sur l'eau à une courte encablure d'une immense plage de sable blanc. La plus modeste suite y est facturée 13 000 francs.

Un voilier. Cette région du globe n'est-elle pas un immense voilier ? Un voilier au luxe insolent et artificiel avec à son bord un propriétaire arabe qui profite de ses rentes, un capitaine américain qui surveille le cap et les canonnières et un équipage indien qui trime. Le voyage s'y déroule sans encombre. Du moins tant qu'il y aura du vent...

Yves TRAYNARD.

